



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

Modes.

Ce fut l'importation des premiers cachemires des Indes qui fit innover cette mode de schalls si généralement adoptée, et transmise de classe en classe comme un usage désormais inné à nos coutumes. On fut séduit par l'aspect de ces plis moelleux, de ces draperies élégantes et capricieuses qui se prêtaient avec tant d'art et de coquetterie à dessiner les formes de femmes sous mille aspects gracieux à l'imagination, et en même tems sanctionnés par la raison qui trouvait dans cette ample et chaleureuse enveloppe tous les comforts de la vie. Aussi ce brillant début devint bientôt l'élément de maintes autres charmantes inventions, et les cachemires des Indes furent la fondation de cette innombrable famille de thibet, de bourre de soie, de ternaux,

de mérinos, etc., etc.; puis advinrent les tissus plus légers : les madras, les baréges, les crêpes de Chine, et toutes ces autres innovations paraissant à chaque retour de printemps, et qui, de perfection en perfection, nous ont enfin amené ces délicieux *schalls Perse* qui conduisent aujourd'hui vers les magasins de M. Brousse * tant de beaux équipages, d'élégantes sociétés, et de jeunes femmes qui viennent considérer, admirer, désirer et acheter les jolis schalls de la *Caravane*.

C'est, il faut l'avouer, que rien n'est plus joli, n'est plus distingué, n'est plus coquet, n'est plus printemps que les schalls de Perse que nous avons remarqués comme une de nos plus heureuses nouveautés. Leurs fonds souples, soyeux, à reflets changeants, sont enrichis de dessins entrelacés et nuancés avec un goût vraiment

* A la *Caravane*, rue de Richelieu, n° 82.

artistique, et leur vogue a été décidée dès leur apparition.

En citant aujourd'hui les magasins de la *Caravane*, nous entreprendrions une longue nomenclature s'il fallait rendre compte de tous les jolis objets qui s'y trouvent. Pour en donner un simple essai, nous nous bornerons à parler des *organdis* imprimés : rien de plus frais que les dessins représentés sur ce tissu, si fin et si transparent qu'il rivalise avec les gazes les plus diaphanes. Ce sont des bouquets de roses ou des fleurs de pavots jetés gracieusement; ce sont les plus jolies toilettes qu'on puisse imaginer.

Puis, dans le même genre d'étoffe, nous citerons aussi les *organdis des Indes*, fonds blancs, brochés, avec un filet de cachemire pourpre formant carreaux.

Les *mousselines princesses*; celles fonds écrus, sur lesquelles sont des bouquets rouges et noirs, ont beaucoup de succès.

Les *foulards lainés rubannés*; les lignes de satin qui traversent cette étoffe, soit en raies ou à carreaux, produisent un effet charmant qui interrompt la monotonie du tissu, et le sort tout-à-fait des foulards ordinaires.

Tissus d'Alep, dessins riches, sur fonds de toutes nuances.

Tissu Broussa, jolie étoffe, laine et soie, pour toilette de matin, de visite, etc.

Etoffes à la juive, tissu de toutes nuances.

Tissus d'Oran, genre quadrillé, laine et soie, simple, mais extrêmement élégant.

Tissus écossais, genre riche, plus ou moins bariolé, et offrant un grand choix.

— Un assortiment parfait de toiles ou mousselines de laine, à très-petits dessins et offrant une variété d'autant plus remarquable que ce genre de petits dessins, bien que très à la mode, est assez rare à Paris dans ce moment.

— Un grand choix de jaconas et mousselines imprimés, dessins nouveaux.

— Des écharpes de diverses grandeurs.

Nous terminerons cet aperçu des nouveautés qui se trouvent chez M. Brousse, en rappelant que cette maison s'est toujours recommandée par son grand choix de cachemires des Indes et de France.

— Les capotes sont très à la mode, on en fait une grande quantité à coulisse. Celles en poul de soie lilas de Parme, ornées d'un bouquet lilas ou blanc, sont nombreuses. Beaucoup en étoffes à carreaux, telles que gros de Naples quadrillé vert et blanc, lilas et blanc, rose et blanc, avec nœuds de rubans du même genre, et sur le côté quelquefois une branche de fleurs très-simples.

— Voici le moment où les modes fourmillent de compositions et d'innovations de toute espèce. La province et l'étranger abondent à Paris pour les approvisionnements de ce genre, et nous voyons des modistes qui suffisent à peine aux commandes quelles reçoivent. De ce nombre nous distinguerons M^{me} Delannoy*, qui fait de très-jolis modèles, et qui est depuis long-tems avantageusement connue pour les articles qui sortent de ses magasins.

— Ce que l'on appelle les modes de Longchamps se prépare dès ce moment assez pour indiquer ce qui sera adopté l'été; aussi pouvons-nous dire en toute sûreté que les manches seront moins larges dans l'ensemble, mais presque toutes froncées au-dessus du poignet, les robes longues et larges, les pélerines un peu moins grandes, et surtout plus dégagées sur la poitrine. On en fait beaucoup à pointes arrêtées sous la ceinture, et beaucoup s'ouvrent sur le devant, de manière à laisser voir le devant de la redingote. Les corsages de robes sont pour la plupart drapés et croisés sur la poitrine; on en adopte beaucoup de ce genre, avec des jupons ouverts en redingote, car il est certain que les robes en redingote ou-

* Rue Vivienne, n° 22.

verte seront en majorité encore pour les modes d'été.

Ensembles de toilettes. — Au bois de Boulogne, vers deux heures, s'aperçoivent les fashionables et leurs beaux chevaux anglais, les élégantes et leurs toilettes recherchées. Parmi ces dernières, nous voyons encore beaucoup de redingotes en satin noir, suie, grenat, gris. Les pélerines sont doublées et ouvertes sur le milieu de la poitrine; une superbe épingle attache le col, et laisse retomber une petite chaîne d'or qui soutient dans la ceinture une casquette, un flacon, etc.; une écharpe de cachemire tendue autour du cou remplace le boa. Les chapeaux sont en satin rose, vert-chou ou bleu; beaucoup ornés de plumes de la même nuance. On porte même des chapeaux en velours, mais on distingue qu'ils n'ont rien de moderne, ils ne sont plus que des chapeaux que l'on veut finir.

COUPES DE ROBES.

(Planche n° 7.)

Explication des modèles. — Les figures 1 et 2 forment un corsage de robe montante, dont le devant a trois pinces au bas. Le dos est en deux pièces et sans fronces à la taille. Les figures 4 et 5 forment un corsage, dont le devant est en deux pièces et le dos froncé dans le bas. La figure 7 est une moitié de pélerine, indiquant plusieurs genres. Le premier est une pélerine montante formant la pointe en bas. Le deuxième est un fichu décolleté par une ligne droite, partant de chaque côté du cou. Le troisième est un fichu qui n'est qu'un peu décolleté sur le devant du cou. Le quatrième forme une pélerine dont les angles du devant sont carrés. La figure 8 est un modèle de col dont la pointe se fait sur une forme plus ou moins aiguë. La figure 9 est une moitié de manche longue froncée au poignet.

Tous ces modèles en petit sont faits d'après le principe exposé dans le numéro du 5 octobre de l'année dernière.

Pour rappeler en quelques mots comment on en fait le relevé, nous dirons que la dimension, ou l'échelle sur laquelle ils sont faits, n'est d'aucune importance à connaître; il suffit seulement de savoir que le plan des modèles est écrit ou noté pour qu'ils se reconstruisent en grandeur naturelle, par la seule lecture des chiffres qui sont auprès des points. Ainsi pour copier, supposons, la figure 1, c'est de commencer par former une ligne droite, menée en 0—40, et de marquer en même tems (avec une mesure métrique bien entendu) les points 4—9—17—21—40. Après cela, c'est de tirer une ligne en travers sur chacun de ces points. La première se dirige par 0—9, la deuxième par 4—8, la troisième par 9—28, etc. On donne à ces lignes la longueur qui leur est assignée, et il ne reste plus qu'à former le contour du patron par des traits qui lient ensemble les principaux points. On voit que les chiffres indiquent en même tems la direction et la longueur des lignes, et qu'ils ne sont pas, comme on nous l'a demandé dernièrement, pour indiquer que dans un patron il y a un certain nombre de points qui portent un ordre numérique de 1, 2, 3, 4, etc. Il ne sont pas non plus pour désigner que telle ligne est la première, la deuxième ou la troisième qu'il faut former. Si l'on voulait calculer de cette façon, la ligne 0—40 serait le premier trait à mener. Le chiffre 0 désignerait le premier point, le 4 désignerait le deuxième, le 9 le troisième, le 17 le quatrième, le 21 le cinquième, et le 40 serait le sixième. La ligne (en travers) 0—9 serait le deuxième trait, la ligne 4—8 serait le troisième et ainsi de suite.

Observations sur la coupe. Dans le modèle de robe montante (figure 1 et 2), le devant est à droit fil sur le milieu et au petit côté; comme le dos est en deux pièces, son petit côté est également à droit fil, et il résulte de cette remarque que dans une robe à dos plat il faut que le dos soit en deux pièces pour produire cet

effet. Dans une robe dont le dos est froncé, ses petits côtés peuvent être à droit fil, cependant l'effet de ces dos nécessite quelques explications dont voici le motif. Il y a un certain principe dans la coupe d'une robe dont on ne peut guère s'écarter sans tomber dans un défaut quelconque : par exemple, si avec un patron de dos sans fronces on veut en établir un qui soit froncé, il faudra observer que le surplus que l'on y ajoute doit être placé, non sur le petit côté et l'entournure, mais par le milieu du dos, c'est-à-dire qu'un dos plat ou froncé doit avoir la même forme pour ce qui est du petit côté, de l'entournure et de l'épaulette. Un déplacement comme celui dont nous parlons est cause que souvent les robes ne touchent pas sur le cou, remontent par devant ou pochent dans le dos. Il y a, pour évaluer la position d'un corsage, une ligne sur laquelle on peut à peu près se baser pour savoir s'il aura les défauts en question ; c'est que le dos étant placé contre le devant comme dans les figures 3 ou 6, si on mesure la distance $a b$, la longueur de cette ligne sera à peu près pareille à la moitié du tour du corps pris sous les bras. C'est cette proportion qui détermine presque toujours la position d'un patron. Ces conditions étant bien observées, on aura à remarquer que, pour un dos froncé dans le bas, on ne peut pas trop s'attacher à ce que les petits côtés soient à droit fil. Ils ont souvent trop d'ampleur, on ne peut la diminuer que par les petits côtés, et pour un demi-tour de ceinture de 30 centimètres une largeur de 20 suffit au bas du dos, parce que, tout froncé, il réduit à 13. Le genre de coupe dessiné sur la figure 4 est calculé d'après celui des robes décolletées. Cet essai a pour but de donner aux robes montantes une forme plus gracieuse et en même temps plus moderne que ces corsages à trois pinces que l'on fait depuis si long-temps. Elles ne sont d'aucun ornement et il n'y a pas la moindre difficulté de les remplacer par une couture

lisérée, partant de la ceinture et se terminant sur l'épaule.

ENCORE UN JOUR.

O délicies d'une heure auprès de lui passée !

Non, le bonheur n'est pas d'entendre pour la première fois ce mot : *je vous aime*, sortir des lèvres qui ne l'ont jamais exprimé ; non, le bonheur n'est pas dans un regard qui, pour la première fois, tremble devant le vôtre ; non, le bonheur n'est pas dans la pression d'une main qui n'a jamais cherché la vôtre ; non, le bonheur n'est pas d'apprendre que l'on est aimé.....

Le bonheur c'est de savoir qu'on l'est encore, c'est de retrouver un langage qui vous a rendue heureuse, c'est d'avoir rencontré brûlante une main que cherchait votre main dans le silence ; le bonheur est d'avoir échangé un soupir avec le cœur qui long-temps a battu près de votre cœur.

Oh ! après de longs jours de regrets et de larmes, qui comprendra la puissance d'un retour imprévu ? qui peut concevoir ce qu'il y a de délirant à se rejeter dans un monde idéal, d'où l'on s'est arrachée avec effort et angoisses ; oublier en un moment des années de regrets pour se reporter tout entière à cette vie d'enchantement, dont le souvenir ne s'efface jamais, et s'y trouver entraînée, heureuse, accablée sous l'excès d'une joie sans raison ?

Non, ce bonheur n'appartient pas aux premiers jours d'un nouvel amour ; deux cœurs qui se cherchent se comprennent mal, c'est entre ceux qui se sont aimés que les fêtes sont solennelles et exaltées.

L'aveugle né désire avec curiosité connaître la nature et le ciel, mais c'est une seconde vie, pour celui qui a connu la lumière, de retrouver la lumière perdue.

Voilà ce qui émeut délicieusement la

jeune femme assise dans le coin de cette salle de bal. Au milieu de cette musique et du bruit, du mouvement et de la foule, elle est frappée, interdite; elle sourit, elle voudrait cacher l'agitation qui serre sa gorge, et la fait trembler froide et brûlante; elle ne voit plus ni tous ces yeux qui se portent sur elle, ni son trouble qui n'échappe à aucun de ceux qui l'entourent; elle a compris, dans un malmystérieux, que pour elle vient de luire un rayon céleste, et elles'y enveloppe effrayée.

C'est que près d'elle est un homme à qui elle a dit un jour : je suis à vous. C'était dire : pour la vie, dans l'éternité. C'est que, lui donnant son âme, elle avait cru recevoir de lui un bonheur qui pût la payer, c'est qu'elle croyait lui appartenir sans qu'il pût jamais lui dire : je vous rends à vous-même; c'est qu'enfin elle l'aime toujours avec passion.

Et lui s'en est lassé; lui s'est dit : la passion me fatigue et me pèse. Pour lui l'amour est un plaisir et non le bonheur; lui s'est dit : qu'importe, nous nous oublierons.

Juliette a fléchi sous cette volonté qui commande à la sienne; pour lui plaire, elle a fait le plus entier sacrifice; pour lui plaire encore, elle y a renoncé; pour entendre sa voix sans colère, elle consent à ne jamais demander un mot de tendresse, et pour le conserver comme ami, elle oubliera ce qu'il fut pour elle, et des années se sont passées; effaçons entre eux tous sentimens passionnés; affermissons ces souvenirs de feu dans l'âme aimante de M^{me} de Linan, ces joues décolorées, ces souvenirs de jeune homme dans l'esprit distrait de Nestor Selbart.

La vie de Juliette devint une occupation muette de cet être qui ne songeait plus à elle, un désir étouffé de la rencontrer et l'apercevoir. Son amour était semblable à celui d'une jeune fille qui tremble de prononcer un mot où se lirait un aveu; elle avait appris à devenir froide quand la passion la faisait mourir.

Il faut se taire alors que l'on n'est pas comprise. M^{me} de Linan allait dans le monde; elle y allait comme elle fût restée chez elle, parce qu'il fallait être quelque part, et puis ses relations étaient celles de M. Selbart; et pour elle, derrière ces supplices de distraction, il y avait un vague et doux espoir de le rencontrer, qui la conduisait même dans un bal.

Au moment de ce récit, M^{me} de Linan venait d'accepter une invitation de valse que M. Selbart lui avait faite, en lui disant avec un sourire affectueux ces seuls mots : « Voulez-vous valser? »

Elle y avait répondu d'un signe de tête et un de ces regards profonds par lesquels s'exprime tout ce que l'on éprouve. Puis elle ajouta : « Mais vous ne valsez pas habituellement.

— Vous refusez toujours.

— Toutes ces femmes ne vous refuseraient pas... »

Nestor leva les yeux à demi sur elle, agita les lèvres comme pour parler, puis, dans un sourire doucement ironique, il fit un mouvement de tête qui tint lieu de réponse.

Aux gens souffrans il ne faut qu'un pas, le son élevé de la voix, un bruit quelconque, pour rappeler leur mal et exciter leur plainte.

Aux êtres affligés il ne faut qu'un mot pour réveiller leurs émotions et ramener des larmes dans leurs yeux.

Et Juliette sentant son cœur battre d'une émotion indéfinissable, ne put que dire avec cette même expression d'intelligence : à vous, je n'aurais pas refusé?

Elle craignit d'abord que son agitation ne fût remarquée de lui, et elle domina impérieusement une faiblesse qu'elle redoutait; en ce moment, M. Selbart eût pu douter de la joie qui brillait dans l'œil noir de M^{me} de Linan, il eût pu prendre le calme de son visage pour l'indifférence d'un esprit distrait.

C'est qu'il est impossible à une femme

froissée dans ses affections de ne pas se retirer avec une méfiance craintive; il lui est impossible de ne pas se maîtriser quand, après un mutuel entraînement, il n'est resté qu'en elle seulement cet état irrésistible qui ne trouve plus d'écho.

Elle commença donc avec lui ces premiers tours de valse, comme si pour elle la danse eût été une gaie distraction, comme si pour elle, au monde, il y avait ce que les autres appellent plaisir.

Mais peu à peu elle sentit sa main serrée avec tendresse, elle comprit que l'autre main, qui s'appuyait sur son cœur, cherchait à en suivre le battement; elle releva lentement la tête et rencontra appuyé sur elle un regard qui la fit défaillir..... un de ces regards où se révèle à la fois mille sentiments confus... un de ces regards qui appellent en s'écriant : as-tu donc oublié!

O Juliette! — Elle ne put que fuir ces yeux qui la brûlaient de leur dévorante lumière, un nuage lui voila un moment tout ce qui l'environnait; elle se sentit chanceler, et ne put que dire rapidement : arrêtons-nous.

Alors, retirée à l'écart, quelques pas derrière tous les danseurs, appuyée encore sur le bras de M. Selbart, serrant convulsivement cette main qu'elle n'avait pas quittée, elle rappela ce langage muet qui vibre sourdement en elle; sa poitrine gonflée laisse échapper un soupir; elle le regarde, hésitante, et se disant : si je m'étais trompée?

Mais non, il y a bien dans ce sourire la tristesse du regret, la méfiance de l'espoir. Nestor a retrouvé cette expression attachante qui décida de la vie de M^{me} de Linan. Elle lit dans ce regard tremblant ce sentiment des jours passés..... Un soupir profond a répondu au sien.

Elle croit. Hélas! quelle est l'âme assez oublieuse de son bonheur pour ne pas croire toute la vie à la réalité d'un retour et l'espérer; et si long-tems elle avait espéré, Juliette! Elle frémit à cette secousse

inattendue en s'appuyant près de M. Selbart; elle cache ses yeux de sa main, comme abîmée sous ce ravissement mystérieux qu'elle craint de révéler.

II.

Un retour n'est, plus l'amour.

Ce n'est pas moi, ce n'est plus vous.

M. DE BEAULAN.

« Folle! de jeter ainsi de l'encre sur son beau satin rose!

— Autour de moi tout est noir, répondit Juliette en essuyant ses yeux; il y a long-tems que le rose a disparu.

— Folle, reprit M. Selbart, un enfant, toujours affligée, toujours pleurant.

— Et si je souffre toujours.

— Vous souffrez donc en ce moment près de moi? »

En disant ces derniers mots, Nestor s'était rapproché, et il tenait les mains de Juliette dans les siennes.

« En ce moment plus que jamais, répondit-elle avec une angoisse dont elle ne fut plus maîtresse; en ce moment qui n'est beau pour moi que sous le prestige d'un bonheur passé; en ce moment est-il à moi? il vient comme jeté au hasard sur ma vie attristée. Vous ne m'aimez pas, vous ne pouvez plus m'aimer; c'est tout simple; mais quand je le sais, quand je le vois, comment voulez-vous que je sois heureuse!

— Juliette! reprit affectueusement Nestor. »

Elle releva la tête, et plus encore que les larmes, une tristesse mélancolique voilait son regard.

« C'est que je vous aime trop, voyez-vous; que suis-je pour vous, un souvenir?.... et vous, tout mon passé; vous êtes mon unique présent, mon espérance. Vous ne le voyez pas, mais je meurs à vous cacher ce que je sens; et que vous importe de le savoir. Oh! quand je dois étouffer ce qui s'élève en mon cœur pour vous paraître indifférente, je vous laisse voir aujourd'hui tout ce qu'il

contient de faiblesse, et c'est pitié qui vous fait me tendre la main. Pitié! pitié de nous!.... et je n'ai pas la force de vous dire : laissez-moi, de me dire : laissez-le. »

Elle frappait son front et pleurait, la pauvre femme écrasée par la durée d'une passion mal comprise.

« Folle! troubler un moment de bonheur par une idée sans raison; ne voulez-vous pas me sourire maintenant, Juliette? »

Elle posa sur lui un regard caressant; on y lisait tant d'agitation, que Nestor lui-même en fut ému.

« Oh! dit-elle, je ne pleurerais pas et je serais heureuse si je pouvais penser que vous me conserverez assez d'affection pour répondre à la mienne, et que vous aussi regrettez le tems qui n'est plus. »

Elle ne reçut d'autre réponse qu'un long baiser silencieux.

Alors, enhardie par cette confiance toujours inquiète d'une femme qui croit avoir été aimée, elle demanda lentement :

« Nestor, croyez-vous que je vous aime.

— Oui. — Comme autrefois? — Oui.

— Merci. Je n'espérais pas tant. Vous ne doutiez pas de moi. Vous m'aimez donc encore, vous? »

Les hommes ont mille moyens de répondre *oui*, sans le dire. Juliette crut que le sourire expressif de M. Selbart était une affirmation, et elle respira délicieusement.

Les heures passent vite dans ce vague entretien de deux êtres qui viennent encore de sentir au fond du cœur un retour d'un sentiment éteint. Elles passent vite dans ce bonheur aussi souffrant que la plus poignante douleur. Ce bonheur sans plaisir, ce bonheur qui ne laisse que des larmes, comme celui que nous trouvons à pleurer sur une tombe!....

La soirée s'était écoulée ainsi. Minuit sonna; et en se retirant, M. Selbart tendit la main à Juliette.

« Vous ne pleurerez plus, n'est-ce pas?

— Non? répondit-elle.

— Vous ne vous chagrinez plus.

— Non, si je puis espérer que de mes jours de consolation, celui-ci ne sera pas le dernier.

— Et pourquoi le serait-il?

— Pourquoi!!! fit-elle en lui serrant la main dans les deux siennes, et appuyant dessus son front brûlant. Pourquoi l'ai-je désiré si long-tems!.... »

III.

Oh! c'était trop d'espérance et d'ivresse
Que ce rayon d'amour et de bonheur
Que tu jetas dans mes jours de tristesse
Comme un soleil dans la nuit de mon cœur.

J. DE SAUVIGNIER.

Quelques jours après, seule et triste, M^{me} de Linan regardait l'aiguille de sa pendule marquer les heures qu'elle vient de compter dans l'attente. Elle a attendu tout le soir, et cette soirée demandée et promise, cette soirée a été oubliée par M. Selbart.

Encore une fois la vérité vient torturer de son affreuse franchise cette femme qui voulait vivre par le mensonge. Organisation tendre et passionnée, elle n'a pu soulever un joug qu'elle subit sans adoucissement; dominée par un sentiment impérieux, par un religieux souvenir, elle revient toujours, et donne toutes les richesses de son âme à celui qui ne lui rend que le dédain en retour.

Tout son bonheur désormais sera donc d'aimer seule : son bonheur jusqu'ici a été l'avenir en espérance; plus d'espérance, et partant plus d'avenir.

Les femmes aiment toute la vie, mais un homme n'aime qu'une fois.

Nestor est perdu pour M^{me} de Linan.

Il revint le lendemain, sans s'excuser de la veille. Il avait oublié.

Puis ils se revirent comme avant; elle, agitée et tremblante au seul bruit de ses pas; lui, froid et calme sous ce regard brûlant qui ne réveille qu'un fugitif souvenir.

M^{me} CONSTANCE AUBERT.

Arts.

SALON DE 1835.

(VI^e article.)

Parmi les plus belles gravures que nous voyons dans la galerie d'Apollon, nous commencerons par parler de celle de M. Jazet. Le nom de cet artiste est aujourd'hui aussi célèbre que ceux de nos peintres les plus à la mode, et cette réputation a été justement acquise par un grand nombre de belles gravures. Cette année M. Jazet a exposé deux bonnes reproductions des tableaux de M. Horace Vernet : l'une représente *le duc d'Orléans, lieutenant-général du royaume, se rendant à l'Hôtel-de-Ville, le 31 juillet 1830*; l'autre a pour sujet des *Arabes dans leur camp écoutant le récit d'un marabout*. Ces deux gravures ne sont pas les seules que nous ait données cet artiste; il nous en a aussi donné quatre autres, dont les sujets sont des *Pêches au saumon, à la sardine*.

M. Girard a dignement soutenu sa réputation à cette exposition par une charmante gravure représentant *l'Enlèvement de Rebecca*, tiré du roman d'*Ivanhoé*. Le tableau de M. Léon Cogniet, dont nous avons parlé dernièrement, lors de la vente des objets d'art de M. Laffitte, est fidèlement reproduit par le burin de M. Girard.

La lithographie a aussi ses artistes célèbres, et les noms de MM. Aubry-Le-comte, Bellangé, Midy, Raffet, sont aujourd'hui des noms popularisés par la gloire. Le premier de ces artistes a lithographié un groupe de *Françoise de Ri-*

mini et Paul, d'après M. Ingres, et le second nous a encore reproduit des batailles avec cette vérité qui lui est particulière. Quant à M. Midy, il a exposé deux charmantes lithographies d'après deux tableaux de chevalet de M. Cogniet. L'une représente un jeune soldat français dans un désert brûlant de l'Égypte, et l'autre un guerrier fuyant les frimas de la Russie. Le siège d'Anvers a fourni à M. Raffet une foule de sujets charmants traités avec cette énergie et ce sentiment qui caractérisent si bien ce jeune artiste. Ces ouvrages ne sont pas les seuls qui méritent des éloges, mais notre cadre nous force à regret à garder le silence sur beaucoup d'autres productions non moins remarquables.

— Une triste nouvelle a répandu, il y a quelques jours, le deuil dans le monde artiste et amateur des beaux-arts, la mort de l'auteur des *Moissonneurs*. Il est mort à Venise, à la fleur de l'âge et dans tout l'éclat d'un talent qui se développait de jour en jour. Notre école moderne a perdu en lui un de ses maîtres les plus distingués, et Léopold Robert sera regretté comme Géricault et Drouais. Son tableau des *Pêcheurs*, qui, étant arrivé trop tard, n'avait pu être admis au Salon, est exposé à la mairie du 2^e arrondissement au profit des indigens du 8^e. La foule des personnes qui vont admirer ce nouveau chef-d'œuvre est telle, qu'on a dû changer le tableau de salle et le mettre dans unes des plus vastes enceintes du bâtiment afin de recevoir tout le monde.

A ce Numéro est jointe la planche 1149.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec dix gravures par mois.

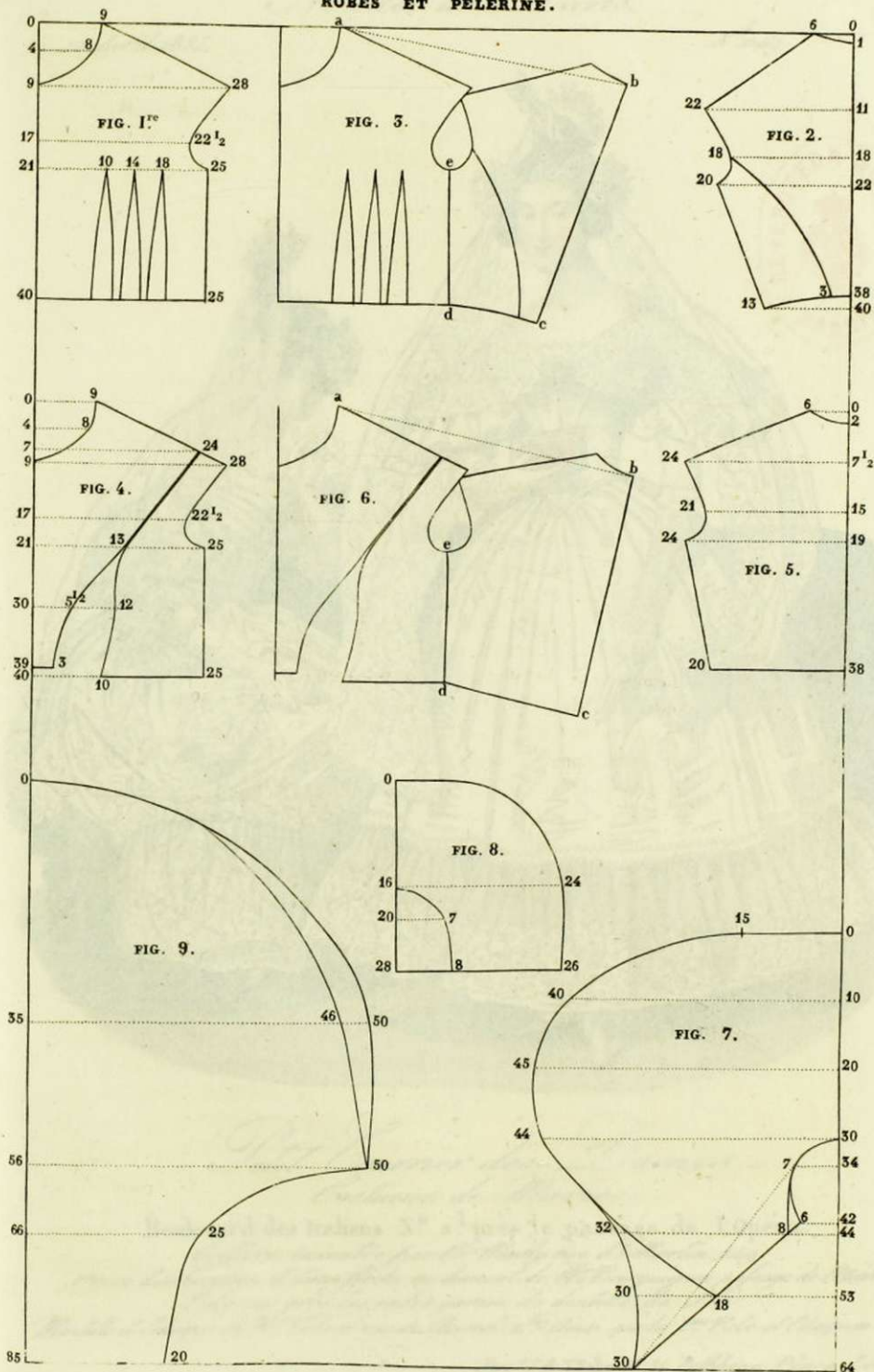
Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Étranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n. 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE DONDET-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, n° 46, AU MARAIS.

ROBES ET PELERINE.



Modes de Paris.

10 Avril 1835.

N^o 49.



Petit Courrier des Dames. Costume de Mariée.

Boulevard des Italiens N^o. 2¹ près le passage de l'Opéra.

Coffure exécutée par M^le Mully rue St Martin. 149.

Ornée d'un bandeau et d'une fleche en diamant de M^le Bourguignon passage de l'Opéra.

Robe en gros des indes garnie de dentelle de Soie

Mantille et Echarpe de M^le Viciard rue de Choiseul. 2¹ ainsi que la 2^{me} Robe et Echarpe en tulle.

Mess^{rs} S & J Fuller N^o 34 Rathbone Place London